



**NOUVEAU
THÉÂTRE DE
MONTREUIL**

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
DIRECTION MATHIEU BAUER

CREATION 23 JANVIER 2014

UNE FAILLE

« HORS-SOL »

SAISON 2 / EPISODES 1-2

texte **SOPHIE MAURER**

scénario **HUGO BENAMOZIG** et **VICTOR RODENBACH**

d'après une idée originale de **MATHIEU BAUER**

composition musicale **SYLVAIN CARTIGNY**

mise en scène **BRUNO GESLIN**

CONTACTS

CAROL GHIONDA, chargée de diffusion

Tél. : 06 61 34 53 55

tournees@nouveau-theatre-montreuil.com

UNE FAILLE

« Hors-sol »

SAISON 2 - ÉPISODES 1 ET 2

texte **Sophie Maurer**
scénario **Hugo Benamozig** et **Victor Rodenbach**
d'après une idée originale de **Mathieu Bauer**
composition musicale **Sylvain Cartigny**
mise en scène et scénographie **Bruno Geslin**

lumières **Laurent Benard**
son **Teddy Degouys**
vidéo **Quentin Vigier**
costumes **Nathalie Saulnier**

avec **Joris Avodo, Sylvain Cartigny, Christine Gagnieux, Matthias Girbig, Lou Martin-Fernet, Lila Redouane**

Représentations au Nouveau théâtre de Montreuil
Salle Maria Casarès
du 23 janvier au 15 février 2014

Nouveau théâtre de Montreuil
Salle Maria Casarès
63 rue Victor Hugo
93100 Montreuil
Métro : Mairie de Montreuil (ligne 9)
Réservation :
Tél. : 01 48 70 48 90

Production du Nouveau théâtre de Montreuil centre dramatique national. Avec le soutien de la Région Île-de-France au titre de la permanence artistique

Proposé en tournée saison 2014/2015

Contacts

Feriel Bakouri, directrice adjointe
Tél. : 01 48 70 48 92 / feriel.bakouri@nouveau-theatre-montreuil.com

Sophie Godo, administratrice de production
Sophie.godo@nouveau-theatre-montreuil.com

Carol Ghionda, chargée de diffusion
Tél. : 06 61 34 53 55 / tournees@nouveau-theatre-montreuil.com

UNE FAILLE - SAISON 2

Hors-sol

Le feuilleton théâtral prend un nouveau tournant. Les personnages sont les mêmes, mais sous un éclairage nouveau. Le metteur en scène Bruno Geslin installe le trouble. Ambiguïtés, fragilités, soupçons dérapages incontrôlés : cette fois, la faille est à l'intérieur des êtres.

En septembre 2012, Mathieu Bauer lançait les premiers épisodes du feuilleton théâtral devenu un rendez-vous régulier avec le public. On y découvrait Pascale, Nabil, Hugo, Nathalie et les autres, réunis par un cas de force majeure : l'écroulement d'un immeuble. Les prisonniers des décombres qui s'en étaient sortis sains et saufs, tentaient de donner à leur vie une couleur un peu différente. Et le jeune directeur du cabinet du maire qui avait fait face au désordre provoqué par la catastrophe, démis de ses fonctions, se prenait à rêver à la conquête de la mairie.

Après avoir signé trois spectacles, le directeur du Nouveau théâtre de Montreuil confie la suite de l'histoire au metteur en scène Bruno Geslin. Avec *Hors-sol*, On s'éloigne de la fable sociale pour se rapprocher de l'atmosphère sombre du thriller psychologique. On y retrouve la médecin, Nathalie qui travaille dans un centre pour jeunes migrants, Nabil, le jeune cinéphile qui a soif de filmer le monde, Hugo qui cherche sa voie et Pascale, l'agent de police qui joue à la justicière. Désormais liés par

leur histoire commune, ils traversent, chacun, une période de déstabilisation. Ces personnages familiers pour les spectateurs qui auront suivi le feuilleton se fêlent et dévoilent leurs contradictions, leur découragement, leur brutalité aussi. D'autres personnages apparaissent, notamment une juge d'instruction chargée de démêler le vrai du faux d'une accusation qui touche l'un d'eux. Des liens inattendus se tissent et, face à sa tempête intérieure, chacun doit faire des choix délicats. L'un d'eux a perdu une bataille : s'en remettra-t-il ? Une autre va-t-elle affronter l'hostilité dont elle fait l'objet ? Et pour ceux qui franchissent les limites, jusqu'où le déséquilibre va-t-il les mener ?

Autour d'eux, le paysage urbain lui-même se teinte d'ambiguïté : entre la maison et la rue, entre l'intime et le social, les frontières se brouillent. Comme dans ses précédents spectacles (*Dark Spring*, *Mes Jambes si vous saviez*, *quelle fumée...*), Bruno Geslin ausculte les failles qui sont en nous, la peur, l'aveuglement, le désir, le doute... Cet homme d'images inspiré par l'atmosphère inquiétante du cinéma de Georges Franju, et l'humanisme des films de Raymond Depardon, invite aussi l'image vidéo sur scène pour mieux interroger la complexité humaine. Bienvenue en zone trouble...

« Le miracle de la saison d'*Une Faille* qui vient de s'achever réside pour moi ici. Dans le passage ténu de la foule des contraintes propres au théâtre et à son langage, et de celles liées à la nature et à l'ambition du projet de Mathieu Bauer, au moment de la création du texte, gît une forme de liberté (d'écriture mais pas seulement) insoupçonnée.

Issue du roman, forme aux impératifs devenus, par la grâce des rébellions formelles de bien des écrivains, si légers qu'on peut les oublier en cours d'écriture, je percevais confusément la forme théâtrale comme trop contraignante, entravée par ses aspects techniques, par la nécessité permanente de la parole aussi, et pourtant comme reléguant la langue – cet objet qui anime plus que tout autre mon écriture romanesque – au second plan. Je ne savais pas alors qu'au contraire écrire pour le plateau libère, en ce que le geste solitaire d'écriture qui est celui du roman devient au théâtre un geste collectif, dans les allers-retours permanents avec le metteur en scène, les comédiens, les techniciens, pour se transformer en écriture au bord du plateau, juste au bord, là où peut émerger une langue, un propos, un univers, qui soient proprement théâtraux, dépris de l'individualité, pétris par le travail collectif, et, pour finir, affranchis. Je ne savais pas alors que la langue théâtrale, en ce qu'elle est destinée à être portée, en ce qu'elle est une langue *adressée*, élargirait mon horizon d'écriture. Je ne savais pas que cette expérience ne viendrait ni remplacer ni empiéter sur mon écriture *d'avant* mais viendrait l'enrichir, au point qu'il n'y aura plus d'écriture d'avant mais une écriture *avec*. Avec cette expérience théâtrale, avec cette expérience humaine, avec cette première saison d'*Une Faille* derrière moi et avec, devant, la perspective passionnante d'une saison 2.

Après une première saison qui a vu nos personnages – ceux du « dessous » et ceux du « dessus » – s'affronter sur les différentes manières de (ne pas parvenir à) se loger et débattre de la façon dont la ville nous fait vivre ensemble et des utopies qui se déploient ou qui restent à déployer sur ce thème, la deuxième

saison se propose de prolonger, en adjoignant de nouveaux personnages à ceux de la saison 1, l'exploration des enjeux qui, tels des forces telluriques, travaillent notre société et notre quotidien en s'aventurant cette fois sur le terrain de la justice. Mot polysémique s'il en est, qui peut ouvrir bien des pistes : celle de la justice au quotidien, celle faite à ceux qui nous entourent, celle qu'on promeut, celle qu'on subit, celle présente ou non dans nos relations aux autres, celle qui nous échappe, qui se dérobe ; la justice sociale, celle qui tente de rejoindre une terre promise politique, qu'elle hésite à appeler égalité ou équité, celle qui redistribue mais qui fait aussi payer – bien cher parfois – ceux à qui elle veut bénéficier – le terme bénéficiaire à lui seul en signant l'ambiguïté ; la Justice avec un grand J, celle des tribunaux et des cours, celle, ordinaire, quotidienne, des comparutions immédiates, des tribunaux de police, des tribunaux correctionnels, des conseils de prud'hommes, de l'OFPPA et des guichets, et celle, solennelle, spectaculaire parfois, des cours d'appel et des assises, des procès à caméras, des sentences lourdes, de la réclusion criminelle, celle, toujours rendue par des hommes, qui se trompe parfois, et qui parfois ne sait plus comment démordre de ses erreurs. Autant de voies qu'à partir de l'accusation d'un des personnages récurrents, accusation dont on découvrira au fil des épisodes si elle est ou non fondée et ce qu'elle signifie, la saison 2 d'*Une Faille* se propose d'explorer, dans un processus plus collectif encore que celui qui a présidé à la saison 1 puisque ce sont non pas un mais deux nouveaux metteurs en scène qui seront aux manettes respectives des épisodes 1 et 2 puis 3 et 4, marquant le passage de relais de Mathieu Bauer qui, fidèle en cela au principe des séries télévisées dont les épisodes sont confiés à des réalisateurs différents, transmet à d'autres l'objet qu'il a créé, pour une saison dont on espère qu'elle saura faire venir et revenir au théâtre un public aussi varié que celui qui a accepté de suivre la belle aventure de la saison 1. »

Sophie Maurer, février 2013

ENTRETIEN AVEC BRUNO GESLIN

Pourquoi avez-vous accepté de mettre en scène les deux premiers épisodes de la saison 2 de ce feuilleton théâtral?

Bruno Geslin : « Quand Mathieu Bauer m'a fait cette proposition, un élément a beaucoup joué dans ma décision : l'espace de liberté présent à l'intérieur de la commande. Dans le cas d'un spectacle personnel, vous le portez pendant plusieurs années, il vous accompagne : il y a une nécessité. Ici, dans le cas d'une commande, je dois trouver la nécessité personnelle à l'intérieur d'un cadre. Je la trouve dans la dimension de laboratoire. C'est l'occasion d'aborder sous un angle inhabituel des questions qui reviennent dans mon travail, de les déplacer sur un terrain inconnu. Dans le processus de création, j'ai eu la possibilité de questionner l'élaboration même du spectacle. Ainsi, les scénaristes et l'auteure donnent forme au texte (à l'heure où je vous parle, il est encore en cours d'écriture), mais j'ai travaillé avec eux sur le découpage des scènes des deux épisodes. Cette aventure reste un défi. Je vais travailler avec une équipe de comédiens que je ne connais pas (exceptée Lou Martin- Fernet, avec qui j'ai travaillé au conservatoire de Montpellier, lorsqu'elle était élève), même si je m'entoure de mes collaborateurs habituels pour les lumières, la vidéo et le son. »

La forme du feuilleton est inhabituelle au théâtre. De quelle manière cela vous inspire-t-il ?

Bruno Geslin : « A ma connaissance, c'est l'une des premières tentatives au théâtre. Plutôt que de "série", je préfère parler de "feuilleton". Ce mot a quelque chose de désuet. Cela me fait penser à de vieux feuilletons télévisés des années 1970, comme *Belphégor* ou *la Planète des singes*, qui m'a marqué. Aujourd'hui, je suis spectateur de séries américaines comme *The Killing* ou *Breaking Bad*. En général, je regarde les trois premières saisons. Ensuite, cela m'intéresse moins, je trouve que cela s'épuise. Il faut se rendre compte que les séries télévisées occupent une place de plus en plus importante dans nos vies. C'est une forme de consommation. On veut voir l'épisode suivant, puis le suivant, et encore le suivant... Il y a une vraie addiction. Il ne faut pas oublier qu'elles dépendent d'une logique économique, comme le montre la présence systématique de la publicité. Pour les metteurs en scène, le principe du feuilleton permet de réfléchir à une forme différente de théâtre. On a la possibilité de suivre un personnage dans le temps, de voir évoluer son parcours. Dans l'écriture, on peut être dans l'immédiat, et réagir aux événements et à l'actualité. Le feuilleton théâtral permet d'inventer aussi une autre relation avec le public qui nous suit dans la durée. »

Comment allez-vous aborder le texte dramatique fourni par l'équipe d'Une Faille?

Bruno Geslin : « Habituellement, je pars d'un texte et je m'imprègne de l'univers qu'il dégage. Je mène une recherche comme un détective privé, en réunissant des éléments biographiques sur l'auteur, en trouvant des correspondances, en me mettant en immersion. Sur *Une Faille*, c'est différent. Ceci dit, je compte utiliser le texte comme un matériau, le faire résonner avec le travail du plateau. Je vais peut-être le maltraiter, ou pas... »

Les épisodes créés cette saison ont pour thématique commune la justice.

Vous avez choisi de traiter non de l'institution judiciaire mais de la notion personnelle que l'on peut avoir de ce qui est juste ou pas.

Pourquoi ?

Bruno Geslin : « L'idée de justice, c'est vrai, évoque les tribunaux, mais je souhaite parler du libre arbitre personnel. Nous sommes tous confrontés à cela : on prend des décisions qui ne sont pas toujours les bonnes. Et en menant des ateliers de théâtre avec des détenus en maison d'arrêt ou en centrale, j'ai rencontré de nombreuses personnes, qui avaient des parcours extrêmement dramatiques. Très souvent, leur destin s'est joué en cinq minutes, et ces cinq minutes ont déterminé le reste de leur vie. Ce qui m'intéresse, c'est de réfléchir à la violence : non la violence elle-même, mais la manière dont on peut s'en retrouver dépositaire et l'exercer. Il y a en nous tous, quelque chose qui peut basculer vers la violence. L'idée que le bien et le mal sont nettement séparés, qu'il y a des « bons » et des « mauvais », est un mensonge. C'est ce que nous montre l'Histoire... Je pense à la période de l'épuration, où les femmes soupçonnées ont subi des traitements effrayants de la part de gens ordinaires.

On ne peut jamais être certain de ne pas être confronté, un jour, à une situation qui nous dépasserait à laquelle on répondrait de la mauvaise manière. L'individu, même en vivant toute une vie avec soi-même, possède une part en sommeil, que l'on préfère largement laisser enfouie. Dans une situation particulière, cette part de violence, de lâcheté, de peur panique peut se réveiller et changer définitivement le cours de notre vie. C'est la complexité humaine. Si on fait le travail nécessaire, suivant le moment, les rencontres que l'on a faites ou la connaissance de soi, on peut développer des armes pour décider, choisir, et réagir de la meilleure des façons.

Je fais du théâtre non pour donner des leçons, ni apporter des réponses mais, déjà, pour m'éprouver moi-même. Et peut-être apporter des questions au public. Avec *Une Faille*, je voudrais questionner le caractère imprévisible de l'humain. »

Les personnages d'Une Faille, que l'on connaît déjà, se retrouvent dans des situations troublantes. Quel effet voulez-vous produire ?

Bruno Geslin : « Je tiens à ce que les deux épisodes que je mets en scène soient beaucoup plus sombres que les précédents. J'ai envie de mettre les personnages à l'épreuve, de leur faire vivre des situations qui les plongent dans une forme de tempête intérieure. Ils vont donc se retrouver dans des situations pas très confortables – sur le plan de la sensation, de l'atmosphère. C'est une part de moi-même que j'apporte là, car la question du trouble est souvent présente dans mon travail, que ce soient les troubles de l'identité, du corps ou de la sexualité. J'aime me demander comment un personnage réagira si on l'inscrit dans un certain environnement. Il y a là quelque chose d'ordre expérimental. Dans la vie, je trouve que la perturbation a quelque chose d'extraordinairement vivifiant. En tant que metteur en scène, il y a quelque chose d'excitant, de joyeux même, à pouvoir perturber les parcours des personnages déjà dessinés. Du côté du jeu d'acteurs, cela devrait être vraiment intéressant. Les comédiens ont déjà élaboré le profil de leur personnage. Ces personnages que j'ai d'ailleurs acceptés sont déjà consistants, établis. C'est seulement à cette condition que je peux les perturber. »

Est-ce que vous avez envie de perturber aussi les spectateurs ?

Bruno Geslin : « J'essaie toujours de ne pas proposer une confrontation directe avec les questions que j'aborde, que le public pourrait rejeter. Dans le spectacle sur le photographe Pierre Molinier [*Mes jambes, si vous saviez quelle fumée*], j'avais envie que les gens en sortant se disent " pourquoi pas ?", que cela ouvre une faille,... justement. Ici, j'ai envie que les spectateurs se demandent " et moi, comment aurais-je réagi ?". Pour que le public se pose ces questions, il faut qu'il puisse s'attacher aux personnages, qu'il puisse s'identifier à eux, qu'il soit au plus proche de leur tempête intérieure. Si la noirceur domine, le public reste dans un jugement moral, ce n'est pas très intéressant. L'intérêt du feuilleton est que les épisodes précédents ont déjà construit un rapport d'empathie avec eux, cela aide.

Dans quel espace les personnages vont-ils évoluer ?

Bruno Geslin : « Dans sa mise en scène, Mathieu Bauer avait choisi un espace scénique qui se construit à vue : j'ai envie de garder ce principe. Il n'y aura pas de reconstitution réaliste de ville, mais plutôt des impressions. Je désire interroger la frontière entre dans l'espace urbain. Car je n'oublie pas que Montreuil est l'autre personnage de ce feuilleton. Je veux interroger la porosité des

espaces privés : ces moments on l'on ne sait plus très bien si on est chez soi ou dehors. Par exemple, quand le bruit de la ville envahit notre appartement, ou quand un réverbère éclaire une chambre, la nuit. Je voudrais aussi rendre l'effet cinématographique de la profondeur de champ qui permet de montrer des scènes qui se déroulent au même moment. C'est la réalité de la ville : on est chacun l'acteur de notre vie et, tout autour, ça bruisse d'autres existences. Il y a quelque chose de vertigineux quand on pense à toutes ces situations qui se produisent au même moment, autour de nous... Cette réflexion sur l'espace intérieur et l'espace extérieur sera nourri par le travail de la sonorisation des voix et de l'ambiance sonore. Pour le son, je souhaite donner l'impression au spectateur qu'on lui raconte l'histoire de tout près, à l'oreille, comme dans les séries télé. Et puis, le public va retrouver la musique de Sylvain Cartigny et la présence des musiciens sur le plateau. »

Comme dans la plupart de vos spectacles, vous utilisez des images vidéo.

Quel rôle jouent-elles ?

Bruno Geslin : « J'ai un parcours de photographe et de vidéaste et le travail de l'image est au cœur du théâtre que je fais. A chaque fois, j'essaie de me poser la question de l'image juste au théâtre : ce sont deux forces et deux temps différents et il faut faire en sorte qu'ils participent à un même équilibre. L'image vidéo n'est pas juste si elle se contente d'être explicative, ou si elle répond à un manque. Ici, la vidéo sera plutôt un hors-champ. Elle permettra d'évoquer l'univers mental d'un personnage, ou de troubler la perception de la scène. Pour l'instant, j'ai des images fortes en tête. Elles servent de moteur à la conception du spectacle. Si mes premières impressions sont bonnes, elles pourront faire corps avec le spectacle. »

Quelles sont vos sources d'inspiration pour cette mise en scène ?

Bruno Geslin : « Je pense aux films de de James Gray comme *Little Odessa* (1994, l'histoire d'un tueur à gages qui revient dans le quartier de son enfance, à Brooklyn, ou les œuvres du cinéaste Georges Franju, comme le film d'épouvante *Les yeux sans visage* (1960). Un roman comme *Harlem Quartet* de James Baldwin (1979) dans lequel on suit des parcours de vie sur plusieurs des années est aussi une de mes références. Je suis aussi inspiré par le travail photographique de Raymond Depardon, et par ses films aussi : au milieu des situations terribles qu'il filme, on perçoit son regard- un regard très humain, bienveillant, sublime. »

Propos recueillis par Naly Gérard
22 novembre 2013

PARCOURS DE L'EQUIPE ARTISTIQUE

Bruno Geslin, metteur en scène

Né en 1970, Bruno Geslin suit des études d'histoire de l'art à Paris VIII, pendant lesquelles il a eu comme professeurs Yves Pagès, Gilone Brun, Michelle Kokosowski, Michel Vinaver, qui lui ont transmis la passion de l'écriture contemporaine et de la mise en scène. Fasciné par l'image, il mène parallèlement un travail photographique et vidéo traitant essentiellement des problématiques du corps et de sa représentation. Il n'a eu de cesse par la suite de développer à travers ses spectacles l'interaction de ces différentes écritures.

En 1993, il a créé, à Rennes, le théâtre du Vestiaire en collaboration avec Dany Simon. Ils y ont écrit et présenté plusieurs spectacles. Bruno Geslin avait alors vingt-trois ans et il découvrait pour la première fois de façon "concrète" et dans le même temps, le monde du théâtre et le fonctionnement d'une compagnie.

Par la suite, il a été invité en résidence de travail à la Villa Esperanza (Brésil) pendant deux années, il a travaillé en milieu rural, avec des adolescents, pour la plupart déscolarisés, et il a réalisé avec eux *La Belle Echappée* et il poursuit dans le même temps un travail photographique personnel. Ces deux années ont été pour lui extrêmement importantes. Elles ont déterminé et influencé son parcours artistique et développé une curiosité permanente.

De retour en France, il a collaboré avec le Théâtre des Lucioles et immédiatement partagé avec eux le goût des aventures collectives. La rencontre avec Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Mailliet, Elise Vigier a consolidé ses convictions profondes sur une certaine idée du théâtre et cela bien au-delà de la forme. Une passion commune pour les auteurs contemporains, pour un artisanat exigeant, pour un théâtre résolument humain, a établi une complicité solide et profonde entre eux et Bruno Geslin continue régulièrement à travailler avec eux. Durant ces années de compagnonnage, il a réalisé de nombreuses vidéos pour des spectacles tels que : *La Tour de la défense*, *Les ordures la ville et la mort*, *l'Excès-l'usine*, *Igor et caetera....* Et la collaboration avec Marcial Di Fonzo Bo sur sa mise en scène de *Eva Peron* créée à Santiago avec des acteurs Chiliens, reste pour lui une expérience extrêmement forte et précieuse. Il a eu enfin la chance de côtoyer des artistes de culture et d'horizons différents (écrivains, metteurs en scène, musiciens, plasticiens) avec lesquels il a entretenu des relations riches de dialogues et de questionnements. (Mathias Langhoff, Alfredo Castro, Leslie Kaplan, Rodrigo Garcia, Jean-Michel Rabeux...).

En 2004, Bruno Geslin a mis en scène *Mes jambes si vous saviez quelle fumée...* spectacle inspiré de la vie tumultueuse et de l'œuvre photographique de Pierre Molinier.

Toujours sur un principe d'identité à trouver ou à reconquérir, il a coréalisé avec Elise Vigier *La Mort d'une voiture* moyen métrage de 40 mn.

C'est en 2006, que Bruno Geslin a créé la compagnie La Grande Mêlée et qu'il a mis en scène *Je porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens* avec Denis Lavant d'après l'œuvre de Jo. Bousquet. Le spectacle a été soutenu par le Festival d'Automne et a été créé au Théâtre de la Bastille.

En 2008, il a créé au Festival Antipodes au Quartz à Brest, *Crash(s) Variations !* spectacle interdisciplinaire situé dans un drive-in reconstitué avec des véhicules accidentés. Le spectacle emprunte à la performance, à l'installation plastique, au théâtre et à la poésie.

En Septembre, Bruno Geslin a mis en scène *Kiss me Quick* de Ishem Bailey d'après des entretiens réalisés par Susan Meiselas. Le spectacle a été créé au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne.

Artiste associé au Théâtre de Nîmes, Bruno Geslin rencontre Ariel Garcia Valdès, directeur du Conservatoire d'art dramatique de Montpellier qui l'invite à venir travailler avec les élèves avec lesquels il a créé : *Paysage(s) de fantaisie*. Présenté fin février 2009 au Conservatoire le spectacle a été repris à Nîmes en mars 2010. En 2009-2010 : il participe à la création des images vidéo pour le spectacle *La Paranoïa* mis en scène par Marcial di Fonzo Bo au Théâtre National de Chaillot, il collabore à nouveau avec la compagnie de danse La Zampa et il prépare un long métrage avec Elise Vigier.

En 2011, à la suite du compagnonnage avec le Théâtre de Nîmes, le Centre Dramatique des 13 Vents de Montpellier et les projets menés avec le Conservatoire, Bruno Geslin décide d'installer la Compagnie La Grande Mêlée en Languedoc Roussillon. Toujours au Conservatoire de Montpellier il a créé : *Qu'une tranche de pain* d'après des textes de Rainer Werner Fassbinder, et la même année la pièce : *Dark Spring* inspiré d'une nouvelle d'Unica Zürn avec Claude Degliame et le groupe de rock Coming Soon, le spectacle est présenté rencontre un vif succès tant au niveau régional que national, il est présenté au Théâtre Paris-Villette en Novembre 2012.

En 2012, il initie le projet *Perec* à la Maison d'Arrêt de Nîmes avec la réalisation des premiers portraits vidéo des *200 chambres*. Durant l'année 2013, il travaille régulièrement en maisons d'arrêt et centrales où il continue la réalisation de portraits vidéo dans le cadre du projet *Perec*. La pièce *Mes jambes si vous aviez quelle fumée...* tourne en Languedoc Roussillon et une série de représentations est donnée au Théâtre Bastille à Paris où une exposition photographique l'accompagne. Il poursuit une collaboration avec l'Académie Fratellini initiée en 2012, et met en scène *Indélogeables*, avec les élèves circassiens de troisième année.

En 2014, Bruno Geslin créera la pièce *Un homme qui dort* d'après le roman de Georges Perec avec Nicolas Fayol et le violoncelliste Vincent Courtois.»

Sophie Maurer, auteur

Sophie Maurer vit à Paris et enseigne les sciences sociales à Sciences Po et à l'Inalco (Langues O') depuis près de quinze ans. À compter de septembre 2013, elle enseignera également l'écriture créative au sein du diplôme de Paris Sciences et Lettres (PSL, université commune à l'École Normale Supérieure, le Collège de France, l'ESPCI, l'École de chimie, l'Observatoire, l'Université Dauphine et l'Institut Curie). Outre ses travaux académiques, elle a publié un premier roman, *Asthmes*, paru en avril 2007 aux éditions du Seuil (collection Fiction & Cie), dont la traduction italienne est sortie chez Gwynplaine Edizioni en novembre 2008. Son deuxième roman, *Les Indécidables*, est paru le 7 mars 2013, toujours aux éditions du Seuil (collection Fiction & Cie). Depuis janvier 2012, elle écrit par ailleurs pour le théâtre et la radio. Elle est l'auteure des dialogues de la première saison du feuilleton théâtral *Une Faille* (8 X 30'), mis en scène par Mathieu Bauer au Nouveau théâtre de Montreuil en 2012-2013. En 2012, elle a également obtenu avec Laure Bollinger la bourse Brouillon d'un rêve « Art numérique » de la SCAM (Société civile des auteurs multimédias) pour la création sonore *Regarder aux vitres du train* qu'elles réalisent actuellement pour l'émission L'Atelier de création de France Culture. Elle co-écrit également en 2013, avec Sylvie Coquart-Morel, un feuilleton radiophonique de 15 X 26' pour l'unité fiction de France Culture intitulé *Savoirs limites* et diffusé début 2014. Enfin, toujours en 2013, elle écrit pour Arte une web-fiction qui accompagnera une série française inédite produite par la chaîne et diffusée au printemps 2014. Elle a présenté plusieurs lectures publiques de ses romans et nouvelles lors de rencontres en librairie et de festivals littéraires. Elle a par ailleurs bénéficié d'une bourse Fulbright en 2003-2004 pour un séjour d'un an à la New York University et Columbia University et d'une résidence d'écriture de la Région Île-de-France de septembre 2008 à mars 2009. Elle anime depuis 2008 des ateliers d'écriture pour des publics variés : enfants, adolescents, adultes, retraités en institution.

Hugo Benamozig, scénariste

Né en 1984, Hugo Benamozig est scénariste et réalisateur. Il suit des études de philosophie, puis intègre l'école de la Fémis en scénario. Après un passage par le département cinéma de l'Université de Columbia, il réalise plusieurs courts métrages avec son camarade Victor Rodenbach. Il a participé à l'écriture de la saison 2 de la série « Platane » d'Eric Judor sur Canal +, et se consacre actuellement avec son co-auteur Victor à l'écriture de différents projets de films, dont leur premier long métrage en commun.

Victor Rodenbach, scénariste

Victor Rodenbach est né à Paris en 1986. Il suit des études de sciences économiques à l'université Paris IX Dauphine et la Boston University avant d'intégrer la Fémis en 2008 pour y apprendre le cinéma. Il y produit, écrit et réalise plusieurs courts métrages et rencontre Hugo Benamozig. Ensemble ils réalisent *Stronger*, puis *Petit bonhomme* produit par les Films Velvet et co-écrivent la saison 2 de la série *Platane* pour Canal+. En 2013, ils participent à l'écriture de la saison 2 de *Une faille*, préparent deux films et travaillent en tant que scénaristes sur différents projets pour le cinéma.

Sylvain Cartigny, compositeur et musicien

Sylvain Cartigny est cofondateur de la Compagnie Sentimental Bourreau avec Mathieu Bauer. Il participe à tous les spectacles de la compagnie : *Les Carabiniers*, *Strip et Boniments*, *Tout ce qui vit s'oppose à quelque chose*, *Drei Time*, *L'Exercice a été profitable Monsieur*, *Rien ne va plus*, *Top Dogs*, *Alta Villa*, *Tendre jeud*, *Tristan et ...* Par ailleurs, Sylvain Cartigny exerce au théâtre son talent de musicien auprès de Robert Cantarella, Christophe Huysmans, Michel Deutsch, André Wilms et Wanda Golonka. Au cinéma, il a collaboré avec Charles Castella, Stéphane Guisti, Charles Berling, Stéphane Gatti. Il fait également partie du groupe de rock *France Cartigny*. Il a par ailleurs travaillé comme comédien sous la direction de Philippe Faucon.

En 2011, Sylvain Cartigny adapte les musiques du répertoire punk et rock, thème du spectacle *Please kill me* mis en scène par Mathieu Bauer, créé aux Subsistances à Lyon et au Théâtre de la Bastille à Paris, et présenté au Nouveau théâtre de Montreuil.

Sylvain Cartigny, compose la musique d'*Une Faille saisons 1 et 2*.

Laurent Benard, créateur lumière

Régisseur pour la compagnie Deschamps Makeieff, la compagnie Montalvo Hervieux, manipulateur sur les créations *Retour d'Afrique* et *Chasseur de Girafes* de la compagnie Royal de Luxe, Laurent Bénard assure les créations lumière de la compagnie 3BC de 1992 à 1999 avec Jean-Marc Brisset et Philippe Bussiere. Il travaille avec Laurent Ogée, Jacques Vincey et Guillaume Cantillon. En 2003, il réalise la lumière du spectacle de Yolande Moreau dans le film *Quand la mer monte* de Yolande Moreau et Gilles Porte, et travaille ensuite pour Fabrice Michel. En octobre 2005, il éclaire Bruno Maman pour la tournée de l'album *Bruno Maman*. Il signe les lumières de *Timon d'Athènes* de Razerka Ben Sadia-Lavant, de l'exposition de Marie Cool et Fabio Balducci *Une vibration presque inaudible à l'oreille nue...*, au centre d'Art Contemporain de Brétigny. En 2006, il s'associe au travail d'Emma Morin et crée les lumières de *Listen to me* puis *Nothing to do*, *La femme Tondue* et de *Dom Juan* de Marc Sussi au théâtre de la Bastille. Il travaille avec Dany Simon sur *Jeremy Fisher*, avec Andres Marin sur *Tuetano*, avec Patrice Thibaud sur *Jungle*, Thomas Bouvet sur *La Cruche Cassée*. Depuis 2007 il travaille sur toutes les créations de Bruno Geslin en tant que créateur lumière : *Kiss me quick*, *Dark Spring*, *Mes jambes, si vous saviez quelle fumée...*, *Un homme qui dort*.

Teddy Degouys, créateur son

En cours ...

Quentin Vigier, vidéaste

Après des études techniques (BTS Image), et un parcours littéraire et cinématographique (L3 Pratique et esthétique du cinéma – La Sorbonne), son approche visuelle s'oriente vers le cinéma. Il réalise quelques courts métrages personnels puis est engagé en 2004 comme électro dans l'équipe image du tournage *La mort d'une voiture* d'Elise Vigier où il fait la rencontre de Bruno Geslin. Petit à petit, il abandonne l'idée de faire du cinéma et se tourne vers la scène. D'abord en suivant et en organisant des captations de groupes de musique en live. Puis avec des stages auprès de Bruno Geslin, notamment à l'école du théâtre des Teinturiers à Lausanne.

Il travaille actuellement avec lui comme régisseur et créateur vidéo, (*Kiss me quick*, *Dark Spring*, *Un homme qui dort*).

Il travaille également avec le Théâtre des Lucioles en réalisant des captations de spectacles. Il participe à la création vidéo du Théâtre National de Chaillot de *La Paranoïa* mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier. Il assure la caméra plateau en live durant la tournée 2009, puis la régie vidéo à Avignon en 2011.

Il crée avec Romain Tanguy la vidéo de *La Loi du Marcheur* au théâtre National de Toulouse, un projet de et avec Nicolas Bouchaud mis en scène par Eric Didry (2010). Il est régisseur vidéo permanent pour la réouverture de la Gaîté Lyrique à Paris. Après avoir travaillé avec Declan Donnellan pour *Ubu Roi*, Quentin Vigier est actuellement en création avec Bruno Geslin sur le spectacle *Un Homme qui dort*, et sur *Une faille Saison 2*. Il collabore également à la création vidéo de *Déplace le ciel* pour Elise Vigier et Fred Loliée, ainsi que sur le projet de Vincent Courtois *L'intuition* avec le photographe Michael Ackerman.

Nathalie Saulnier, costumière

Après avoir obtenu un certificat de formation supérieur en stylisme modélisme, elle suit une formation « Habilleur et réalisateur de costumes de théâtre » au TNB à Rennes. Elle assiste plusieurs costumiers pour les mises en scène de pièces de théâtre et d'opéras de Dan Jemmett, Irina Brook, Xavier Ricard, Paul Golub, Célie Pauthe, Gilberte Tsai...

Elle crée et réalise les costumes de Phèdre pour Julie Recoing, *La fausse suivante* pour la Cie le Limon, Hansel et Gretel pour Elodie Béar et Anne Sylvestre, *Chabana la grenouille* pour la Cie histoires de sons, *Survie* pour Pepito Matéo, *Ni l'un ni l'autre* pour Christian Gangneron, *Nobody's perfect*, *Vol 98* et *Tête en l'air* pour la Cie Lapsil asiluze, *Histoires de puces* et *L'arbre sans lumière* pour Anouch Paré, *Tempête* pour Irina Brook, *les Bacchantes* pour Georgia Spiropoulos et Médéric Collignon, *Les 3 folles journées*, *Kvetch* et *Grain de sel* pour Sophie Lecarpenthier, *Eros et Venus*, *C'est comme du feu* et *L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux* pour Philippe Ulysse, *A la Française* pour Edouard Baer.

LES COMEDIENS

Joris Avodo, comédien

Joris Avodo intègre les classes de la Comédie de Reims dirigées par Emmanuel Demarcy-Mota. Il travaillera principalement avec Jean-Pierre Garnier et Cyril Anrep puis avec Arnaud Meunier, Laurence Roy, Christine Berg, Stéphane Krahenbul, Valérie Dashwood, aussi avec Eddy Pallaro (écriture), Bérangère Vantusso (marionnette), Marion Lévy (danse), François Regnault et Béatrice Picon-Vallin (dramaturgie, histoire du théâtre), Alain Zaepffeld et Robert Expert (chant). En 2007, il est admis au conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, dans la classe de Dominique Valadié et Alain Françon ; puis de Yann-Joël Collin et enfin ceux de Nada Strancar. A l'issue de sa formation, il crée avec les camarades de sa promotion la compagnie Jackie Pall, dont le travail se caractérise par une recherche autour d'improvisations aussi bien musicales. Par ailleurs, il interprète en 2010 *Dom Juan* mis en scène par Marc Sussi. Au cours de la saison 2010/2011 Joris Avodo intègre le collectif artistique de la Comédie de Reims et à ce titre il participe à de nombreuses créations de Ludovic Lagarde; Chloé Brugnon, Jonathan Michel ; il participe également au festival Scènes d'Europe. On le voit aussi au cinéma, ou à la télévision dans des courts et long-métrages.

Christine Gagnieux, comédienne

Christine Gagnieux est formée à l'art dramatique auprès de Jean-Louis Martin Barbaz, puis auprès d'Antoine Vitez et de Pierre Debauche au Conservatoire de Paris. Elle joue ensuite sous la direction de Pierre Romans, Daniel Mesguich, Jean-Louis Thamin, Anne Delbée et Patrice Chéreau. Elle participe à plusieurs aventures artistiques avec Michel Dubois, Bernard Sobel, Dominique Muller, Andzej Wajda, Jacques Echantillon, Jorge Lavelli, Alain Françon, Jacques Lassalle, Brigitte Foray, Deborah Warner et Jean-Louis Martinelli. Récemment, elle a joué sous la direction de Gloria Paris, Jacques Osinski, Jean-Marie Besset, Jean-Louis Thamin, Alain Germain, Bernard Sobel, Daniel Pâris, Marion Bierry, Patrice Kerbrat, Fabio Alessandrini, Laurent Pelly, Laurence Andréini, Christophe Perton, Frédéric Maragnani, Adrien Béal... Par ailleurs, Christine Gagnieux traduit un grand nombre d'auteurs dramatiques espagnols ou sud-américains contemporains. Aussi, elle consacre du temps à l'enseignement de l'art de l'acteur dans des grandes écoles d'art dramatique : l'Ecole de la Comédie de Saint-Etienne, l'Ecole du Théâtre National de Strasbourg, le - Conservatoire du XIII^{ème} arrondissement de Paris, l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de Paris, le Conservatoire Supérieur de Région de Montpellier, et en langue espagnole l'Atelier au Festival de Bogotà (Colombie) et l'Atelier au Guatemala.

Matthias Girbig, comédien

Matthias Girbig est un membre de la compagnie t.o.c. (theatre obsessionnel compulsif) et participe aux créations : *le theatre merz* de Kurt Schwitters (2007-2008), *Turandot* de B. Brecht (2007-2009), *robert guiscard* d'H. Von Kleist (2005-2006), *électrocution* revonique 23 création autour de W.S.Burroughs (2003-2005), entrée libre de R. Vitrac (2002)... Il a également joué dans *Homme pour homme* de B.Brecht mis en scène par Bernard Sobel (2004-2005) et dans *L'annonce faite à Marie* de P. Claudel mis en scène par Frederic Fisbach

(2002). C'est en 2009 que Matthias Girbig joue pour la première fois sous la direction de Mathieu Bauer dans *Tristan et...* il jouera ensuite dans *Please Kill Me*. A la télévision, il a joué le duc d'Anjou dans *Elizabeth : the virgin queen*, téléfilm en 4 épisodes, réalisé par Coky Giedroyc et produit par la BBC (2005), ainsi que dans la série *q.i* réalisée par Olivier Deplas (2011). Il écrit et réalise des films pour le web et la télévision au sein de diverses collaborations : *les galinaces* (2006-2010), *jaipasdepage.com* et le 65 (depuis 2012). Matthias est également auteur-compositeur-interprète, dans le groupe *Bloody old chap* (2003-2008) et dans le projet *lucky draft* depuis 2009.

Lou Martin-Fernet, comédienne

Formée au Conservatoire Régional de Grenoble puis à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier (ENSAD) dirigée par Ariel Garcia-Valdès, dont elle sort en 2012. Elle y travaille sous la direction de Georges Lavaudant, André Wilms, Cyril Teste, Claude Degliame, Bruno Geslin, Lukas Hemleb... En parallèle de sa formation, elle travaille comme comédienne au sein de différentes compagnies théâtrales : Les Veilleurs (*Le Pays de Rien de Nathalie Papin*, mise en scène de Emilie Le Roux à L'Espace 600 de Grenoble) ; Le Ring Théâtre (*Hollywood* de Lagarce et *Quartier Général* de Julie Rossello, mises en scènes de Guillaume Fulconis à Grenoble et Lyon) ; Le Zinc Théâtre (*Intendances* de Rémi De Vos, mise en scène de Gilbert Rouvière à Sète). Elle travaille également comme assistante et costumière sur les créations du Ring Théâtre, dont elle est la co-fondatrice en 2009.

En septembre 2013, elle met en scène une première étape de travail sous forme de performance du projet *La vie dans les plis*, autour de textes de Michaux, Perec et Cocteau, aux côtés de deux anciens élèves de l'ENSAD de Montpellier.

PRESSE

A propos de Bruno Geslin



A la Bastille, c'est le Bousquet

Au printemps 1918, le soldat Joe Bousquet est atteint à la colonne vertébrale par une balle allemande. Paralysé à hauteur des pectoraux, il perd *ad vitam* l'usage de ses membres inférieurs. Il a 21 ans. On le rapatrie à Carcassonne ; il s'enferme dans sa chambre, volets clos, porte calfeutrée de lourdes tentures. Commence l'existence alitée d'un poète qu'assez vite Paulhan distinguera et à qui nombre d'écrivains et peintres rendront visite.

Joe Bousquet échange avec ceux-là des correspondances-fleuves.

A certaines des femmes aimantées par son rayonnement d'*«ange enseveli»*, cet inerte reclus envoie des lettres séduites autant que séductrices. La surnommée «Poisson d'or» sa fière, sensuelle et paradoxale amie recevra les plus ferventes. Les soirs venus, le diariste-conteur-épistolier délaisse ses cahiers bleus, rouges et verts pour écrire dans des recueils couleur noire des récits érotiques : ceci après avoir fumé plusieurs pipes de son opium.

«Vivre, vivre...». «Retenu à l'intérieur de lui-même» par l'impossibilité où est son cerveau de se reconnaître dans un plaisir physique, il se console en sachant qu'à chaque corps de femme il donne «des racines dans ses rêves»: «Il me semblait que séparé de la vie du corps par ma blessure et réduit à penser ce que je ne pouvais plus approcher, j'allais découvrir dans son indécence une sorte de transparence spirituelle, où la fonction de mon corps me serait rendue.»

Le stoïque Bousquet, qui lançait : «il faut vivre, vivre, rien que vivre», a fermé les yeux à 53 ans, l'automne 1950. Son oeuvre en morceaux n'a pas été oubliée, elle a même été parfois surestimée. L'homme en deux moitiés, l'une vive et l'autre morte, était suffisamment devenu une légende pour le cercle de fidèles, nommés Eluard, Gide, Char ou Dubuffet, Dali, Tanguy, Klee, Magritte, Fautrier et Bellmer. Bellmer et ses poupées à jambes ventruées ; Masson et ses vénéreux *Dormeurs* ; ou surtout Max Ernst rêvant de la nymphe Echo et d'une forêt à travers laquelle les oiseaux ne peuvent pas voler, etc.

Le metteur en scène, photographe et vidéaste Bruno Geslin, qui propose un ambitieux montage de textes non résignés de Joe Bousquet, s'est inspiré des toiles achetées ou reçues en cadeau au fil des ans par le poète et qui tapissaient les quatre murs de sa chambre. Le grabataire au visage d'oiseau, collectionneur de contemplations, jubilait d'être «regardé par les plus beaux tableaux du monde» : le fascinaient ces miroirs sans fond où il puisait ses visions d'opiomane déjouant l'amertume.

Forêt. On voit se lever en images une vaste forêt (mouvante et relativement émouvante) au fond du théâtre de la Bastille où Denis Lavant endosse l'insolite charge d'incarner, au-devant du plateau, le personnage de Bousquet. Non loin, une femme symbolise toutes celles qui passèrent : les infirmières, les délurées, les virginales, les incestueuses, et encore celle qui ôtait dans la pénombre sa petite culotte. Et lorsqu'elle joue cette dernière, l'actrice Kathleen Reynolds s'avère grandiose. Figure aussi un «frère d'ombre», sorte de double valide et athlétique du romanesque infirme (Jean-François Auguste). Il y a tout, tout, pour faire de cette évocation foisonnante un moment beau. Mais peut-être y a-t-il trop. D'emphase. Lavant, à force de jouer «de l'intérieur», de son intérieur à lui, extériorise au nom de la douleur une espèce de rage. Reste le titre du spectacle *Je porte malheur aux femmes, mais je ne porte pas bonheur aux chiens*, énigmatique.

Mathilde La Bardonnie

Le Monde

L'appétit de vie et le désir sexuel du poète paralysé

Article publié le 11 Novembre 2006

C'EST UN EXPLOIT et une épreuve. Vociférer pendant près de quinze minutes, accroupi dans l'obscurité, sur la beauté du cul d'une femme et les sensations vertigineuses qu'il procure alors qu'on est infirme et impuissant se révèle un moment de théâtre sidérant. Si violemment intime qu'il faut un acteur comme Denis Lavant, mis en scène par Bruno Geslin, pour s'en sortir avec une maestria qui crie à l'authentique déchirement. Jouer l'orgasme d'un type physiquement brisé rien qu'en s'appuyant sur les mots, leur répétition maniaque, rien qu'en insistant sur leurs sonorités jusqu'à exploser d'une jouissance douloureuse, est une sacrée opération. **Rosita Boisseau**

Le Point

Je porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens

Comment ne pas sombrer devant une belle saloperie du destin et lutter de toute son âme quand le corps vous abandonne ? Il faut voir ce spectacle de Bruno Geslin qui mêle des lettres de

Joë Bousquet, des récits, des aveux arrachés à la nuit, et qui allume des lueurs dans la prosodie la plus sombre et la plus mélancolique qui soit. Le 27 mai 1918, sur le front de l'Aisne, Joë Bousquet est fauché par une balle allemande qui atteint la colonne vertébrale et qui mettra trente-deux ans à le tuer. Mutilé à vie, il songe à mourir, puis choisit d'être écrivain. Vivre autrement, dans l'encre. Aimer davantage. Donner des ailes aux ossements de l'amour. Car son coeur, chaud comme le pain, veut ignorer le naufrage et la dépression qui l'assiège. Il ne cesse de rêver qu'il tombe et qu'il se relève de sa disgrâce, plus large de front et d'épaules, divin. Il ne cesse de rêver à des femmes auxquelles il murmure des choses abominables et douces. Cloué sur un lit, abruti par l'opium, il s'échappe : dans le délire, dans la crudité, dans l'érotisme. La mise en scène nous restitue les frayeurs et les fumées de cette chambre aux volets clos d'où le poète hurle sa douleur d'exister ; on alterne les claquettes et l'effroi ; on coupe la plainte du poète infirme d'images où le corps exulte. A ce jeu-là, Denis Lavant se montre athlétique, inspiré, souverain. Un conseil : mettez-vous dans les tout premiers rangs.

CULTUREBOX

Crashs variations : théâtre en drive in dans la friche industrielle Giat de Tarbes

C'est une forme de théâtre hors les murs et hors limites qui investit du 25 au 28 mai 09, un ancien site industriel tarbais. Le site désaffecté de Giat Industries accueille "Crash(s)! Variations", un spectacle troublant voire dérangeant inspiré du roman "Crash!" de James Graham Ballard.

Dans cette performance montée en partenariat avec la Scène nationale du Parvis, le créateur et metteur en scène Bruno Geslin invite le spectateur à prendre place dans des voitures accidentées formant une sorte de drive-in à l'américaine. Sauf qu'au lieu d'assister à un film, le public est confronté à une collision de tôles froissées et de chair: "l'accouplement contre-nature de la peau et du métal" comme le dit son concepteur. Des danseurs, grisés par l'accident, se laissent submerger par une sexualité perverse.

Le roman "Crash" refusé par un éditeur en 1973 qui estimait que son auteur était "au-delà des soins psychiatriques" a été adapté au cinéma par David Cronenberg en 1996.

A propos d'Une Faille Saison 1



Une faille feuilleton théâtral

création 2012-2013 / en tournée

Texte **Sophie Maurer**

composition musicale **Sylvain Cartigny**

avec **Joris Avodo, Pierre Baux, Michel Cassagne,**

Christine Gagnieux, Matthias Girbig, Lou Martin-Fernet,

Stan Bruno Valette (musicien)



MEDIAPART

« La mise en scène de Mathieu Bauer joue magistralement des codes de la série, musique récurrente, durée des épisodes, iconographie et de ceux du théâtre, utilisant le chœur comme dans la tragédie. La musique live de Sylvain Cartigny donne une épaisseur à la scène, charge le plateau d'une ambiance électrique et rock et on jubile quand Hugo, à bout de nerfs entame avec les musiciens un remix de « burning down the house » des Talking Heads. Le spectacle peut parfois donner une impression de ne s'adresser qu'aux montreuillois, quelques clins d'œil aux endroits de rencontre, le bar du marché, ou allusions aux « bobos » de la ville, mais « La faille » creuse plus largement à l'endroit de l'urbanité aujourd'hui... Le chœur citoyen composé de musiciens et comédiens amateurs habitants de la ville, vient sur la place publique rappeler les droits fondamentaux au logement inscrits dans les textes de loi. Mathieu Bauer invente un théâtre vivant, politique et résolument contemporain. Les limites de l'exercice, c'est qu'on ne peut pas mettre sur pause et la saison 1 ne sera pas disponible en DVD...
Il faut y aller maintenant et c'est jusqu'au 14 octobre ».

Veronique Klein

LE FIGARO

« Premièrement Mathieu Bauer signe un spectacle épatant dans ses mouvements (pas musicien pour rien) et deuxièmement il s'appuie sur des comédiens formidables. Dans l'aventure, sont embarqués des amateurs de Montreuil même et, bien sûr, l'action se déroule à Montreuil tandis que le gros nuage de cendres du volcan au nom imprononçable empêche le maire de la ville, qui n'est pas là -évidemment- de revenir. [...] C'est très plaisant, bien rythmé, original, drôle, juste souvent sur le monde. Nous en reparlerons plus ici et ailleurs. Il faudrait que les confessions du "promoteur" soient moins longues. Tout d'un coup, cela patine, pas la faute du comédien. On entre trop ici dans le "sociétal"... Cela, on le comprend plus vite ! Mais quelle bonne soirée, sympathique, neuve, intelligente. Du vrai théâtre qui ne s'adresse surtout pas qu'aux seuls habitants de Montreuil : du grand théâtre d'aujourd'hui dans une forme extrêmement intéressante.

A suivre, évidemment ! » **Armelle Hélot**

UNE FAILLE SAISON 1 SUR LES ROUTES

SAISON 1 L'INTEGRALE

Conception et mise en scène **Mathieu Bauer**

Texte **Sophie Maurer**

Scénario **Sylvie Coquart-Morel**

Composition musicale **Sylvain Cartigny**

Décor et lumière **Jean-Marc Skatchko**

Costumes **Nathalie Raoul**

Vidéo **Stéphane Lavoix**

Assistante à la mise en scène **Anne Soisson**

Avec **Joris Avodo, Pierre Baux, Daniel Laloux, Christine Gagnieux, Matthias Girbig, Lou Martin-Fernet**
et les musiciens **Sylvain Cartigny et Stan Valette**.

Production du Nouveau théâtre de Montreuil centre dramatique national.

Avec le soutien de l'École Supérieure d'art dramatique de Montpellier, de la Région Île-de-France au titre de la permanence artistique, du fond SACD musique de scène et en partenariat avec le conservatoire à rayonnement départemental de Montreuil.

Montreuil – Nouveau théâtre de Montreuil / 28 février et 01 mars 2014

Noisy-le-Grand – Espace Michel Simon / 7 mars 2014

Lyon – Théâtre de la Croix-Rousse / 18 au 22 mars 2014

Reims – Comédie de Reims / 27 au 29 mars 2014

Strasbourg – Théâtre National de Strasbourg / 04 au 12 avril 2014

Caen – Comédie de Caen / 17 et 18 avril 2014

Réservation :

tournees@nouveau-theatre-montreuil.com